

La femme dans la ferme

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 19

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195533>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

trouve sur les cloches, en voici une qui rappelle à la fois des usages et des croyances.

Lando Deum verum, pleben voco, congreco clerum,
Defunetos ploro, pestem fugo, festa decoro.

Je loue le vrai Dieu, j'appelle le peuple, j'assemble le clergé,
Je pleure les morts, je fuis la peste, je solennise les fêtes.

Un mot, maintenant, sur le *carillon*. Chacun sait qu'on désigne par là un air exécuté par des cloches ; mais il est, sur ce sujet, certains détails assez peu connus. Au XV^{me} et au XVI^{me} siècles, nombre de villes avaient leur carillon. Celui de Dunkerque était un des plus célèbres, et certains de ses airs sont devenus populaires. Jadis, on voyait, dans les campagnes, les paysans danser au son du carillon. Un carillon n'est donc point l'air banal de l'heure, de la demi-heure et du quart ; ce sont des mélodies plus ou moins gracieuses, une harmonie plus ou moins nourrie et régulière, selon le degré d'habileté de l'artiste qui fait résonner les cloches.

Fétis, dans son *Dictionnaire de Musique*, parle d'un célèbre organiste et carillonneur d'Amsterdam, qui, le premier, a écrit des morceaux de musique pour carillon, parmi lesquels de jolies mélodies qui exigent un prodigieuse agilité des poignets et des pieds.

« Il ne suffit pas, dit l'auteur que nous citons, d'entendre un carillonneur pour se faire une idée juste de son mérite et de la difficulté de son art ; il faut le voir se livrer à ce pénible exercice. Deux claviers sont placés devant lui : le premier est destiné aux mains, pour exécuter les parties supérieures ; l'autre qui doit être actionné par les pieds, appartient à la basse. De gros fils de fer partent de toutes les cloches et viennent aboutir à chaque touche des claviers. Ces touches ont la forme de grosses chevilles que le carillonneur fait baisser, en les frappant avec le poing ou le pied. L'artiste est assis sur un siège assez élevé pour que ses pieds ne posent point à terre, et tombent d'aplomb et avec force sur les touches qui appartiennent aux grosses cloches.

Le poids de ces cloches exige une force musculaire peu commune pour les mettre en mouvement. Telle est la violence de l'exercice des deux bras et des deux pieds, qu'il serait impossible à l'artiste de conserver ses vêtements ; il ôte son habit, tresse ses manches, et malgré ces précautions, la sueur ruisselle bientôt sur tout son corps. »

Il est presque inutile d'ajouter qu'un carillon de ce genre est impossible avec les cloches de nos églises, qui exigent pour être mises en branle une force considérable. Ainsi, quand nous parlons de l'harmonisation des cloches de Lausanne, à laquelle on se propose de travailler, tout ce que nous pourrions en obtenir sera une superbe sonnerie, ne faisant entendre aucune note discordante.

Les carillons dont nous venons de parler se composent d'une réunion de cloches beaucoup moins grandes, quoique assez lourdes et difficiles à mettre en mouvement, ainsi qu'on vient de le voir.

Ajoutons en passant que le bourdon de la Cathédrale de Sens, qui pèse 16,230 kilos, est la cloche qui a le son le plus beau, le plus doux, le plus moelleux de toutes les cloches connues. C'est un vrai ravissement de l'entendre.

Terminons par quelques locutions proverbiales auxquelles les cloches ont donné lieu.

Etre étonné, surpris comme un fondeur de cloches. Éprouver un désappointement semblable à celui du fondeur qui s'aperçoit que son opération est manquée.

Sonner la grosse cloche. Mettre en œuvre les moyens extrêmes et décisifs.

Entendre sonner les cloches et ne pas savoir dans quelle paroisse. Se rappeler confusément

une chose, avoir oublié l'origine d'un fait, et aussi appliquer à une autre époque, à une autre personne que la véritable, un fait historique.

On ne peut sonner les cloches et aller à la procession. On ne peut faire deux choses à la fois.

Le pouvoir est une cloche qui empêche ceux qui la mettent en branle d'entendre aucun autre son, disait Béranger.

Les cloches ont donné lieu à plusieurs autres dictons, trop connus pour qu'il soit nécessaire de les reproduire ici ; tel est, par exemple : *qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son*, dicton qu'on ne saurait cependant trop recommander à tous les lecteurs de journaux qui tiennent à être exactement renseignés. Il ne leur suffit pas de lire la *Gazette*, ou la *Revue*, ou le *Nouvelliste*. Il est absolument nécessaire de les lire tous les trois. Exceptionnellement, il est un journal qui est toujours vrai : c'est celui que vous tenez dans les mains en ce moment.

L. M.

La femme dans la ferme.

Un vieux proverbe dit : Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. Il est parfaitement vrai. Mais il y en a un autre qui ne l'est pas moins : Tant vaut la femme, tant vaut la ferme.

La femme est l'âme de la ferme.

Si la femme est intelligente, laborieuse, économe, la ferme marchera toujours.

Si elle est incapable, dépensière, paresseuse, la ferme sombrera.

Chaque jour nous voyons des cultivateurs peu capables, d'autres toujours absents de chez eux, d'autres encore qui aiment à s'amuser. S'il ont la chance d'avoir pour femme une bonne ménagère, ils réussiront quand même.

Si, au contraire, le fermier est intelligent, actif, vigilant, mais si sa femme est incapable ou paresseuse, il se ruinera, quoi qu'il fasse.

Pourquoi ?

C'est qu'il faut, dans l'intérieur d'une ferme, une surveillance perpétuelle de chaque moment ; surveillance que l'homme ne peut exercer ou qu'il exerce incomplètement.

Une montre, quelque parfait que soit son mécanisme, ne peut fonctionner sans le grand ressort. Dans la ferme, la femme est ce grand ressort ; elle est levée la première de sa maison, simplement et proprement mise : dès le petit matin, elle circule dans sa maison, elle a bientôt fait le tour de la ferme, va de l'intérieur à l'extérieur, vivement, remet une chose en place en passant : elle a tout vu et on a dit qu'elle avait des yeux tout autour de la tête.

Elle travaille peu de ses mains, beaucoup de ses jambes : elle va partout, voit tout, veille à tout.

La servante est partie traire ses vaches exactement ; elle sait que la maîtresse est levée, qu'elle va la rencontrer là où elle l'attend le moins.

La cuisine est propre, le feu allumé, la batterie de cuisine à sa place ; le lavoir n'est pas encombré de vaisselle restée à laver de la veille ; le déjeuner des gens s'appête, une visite est faite au poulailler, le nombre des œufs est plus considérable que si elle n'y allait que plus tard ; elle sait que ses domestiques sont comme les grands chanteurs, qu'ils ne craignent pas les œufs crus, probablement pour s'éclaircir la voix.

S'il y a des enfants, ils sont promptement lavés et débarbouillés ; la prière est faite, courte, mais bonne, avec une exactitude de tous les jours.

Les habits du mari et des enfants ont été visités, ils sont propres, pas un bouton n'y manque.

On déjeune, voilà une matinée bien employée.

Tout est remis en place ; bien nettoyés, les enfants sont partis à l'école.

Les chambres sont aérées, les lits faits ; la maison est balayée, elle respire le bien-être.

La laiterie est visitée, les poules ont du grain ; en faisant la distribution, elle a vu d'un coup d'œil que les volailles sont au même nombre que la veille.

En moins de cinq minutes, un tour est fait partout, les cochons visités, les veaux ont été soignés, elle est entrée à l'étable, à l'écurie, au jardin, à la boulangerie ; tout est en ordre.

Elle se repose un peu, les préparatifs du dîner se font sous ses yeux, elle y aide quelquefois, épluche

quelques légumes, montre à la servante, peu expérimentée, la manière de faire son travail promptement et proprement.

Elle ressort à l'improviste et ne surprend aucun délit, parce que tout le monde sait bien que sa surveillance est de tous les instants.

Elle assiste au dîner, fait les parts de chacun, puis, après, elle s'occupe de l'entretien du linge. Elle ne supporte ni le bruit, ni la discussion, ni les gros mots ; sa présence et son regard suffisent pour maintenir tout ce monde dans l'ordre convenable.

La journée se passe ainsi ; le maître, en rentrant de ses travaux, éprouve un grand bien-être, une profonde satisfaction à voir sa maison bien tenue ; l'ordre règne partout, il n'y a pas de gaspillage.

Il sort le moins possible et quand il ne peut faire autrement, parce qu'il trouve le bien-être chez lui et qu'il sait que les sorties et les voyages à la ville sont une cause de dépense qu'il doit éviter. La maison tout entière a l'air riche, *cosvue*, les enfants sont propres et polis ; ils sont revenus de l'école, on leur fait apprendre leur leçon, et la prière clôt la journée.

Les jours de réunion de famille ou d'amis, la ménagère veille à sa cuisine, le repas est copieux, mais simple, les produits de la ferme y subviennent, tout est de bonne qualité, elle a tout surveillé, et même dans ses moments d'intimité, elle trouve moyen de s'absenter quelques instants pour jeter un coup d'œil là où elle soupçonne un abus possible.

Le fermier qui a une pareille femme est toujours riche : il se plaît chez lui, il sort peu, trouve un bon conseil à la maison, ses affaires en vont mieux.

La bonne femme est toujours de bonne humeur, on est heureux auprès d'elle, elle garde longtemps ses serviteurs ; elle est heureuse elle-même, elle a été une bonne fille, une bonne femme, elle sera une bonne mère. Les garçons seront d'honnêtes cultivateurs. Les filles seront de bonnes femmes.

Passons, maintenant, mais promptement, pour peu de temps, à la *mauvaise ménagère*, l'exception.

Paresseuse, levée tard, mal habillée, couverte de taches, mal peignée, sa maison est malpropre, le mari et les enfants sont déchirés, sales ; elle est grognon, gronde et malmène ses gens ; elle est mécontente de tout, parce qu'elle est mécontente d'elle-même ; ses domestiques sont toujours les plus mauvais du pays.

Les dimanches et jours de fêtes, elle a une robe de soie et un beau chapeau, des bottines élégantes ; mais, sous ces belles choses, on sent qu'il y a du linge sale ou déchiré et des bas percés.

Elle lit quelquefois des romans, on en a vu qui jouaient du piano.

Que le ciel vous préserve d'une pareille créature dans votre maison !

Et vous, jeunes gens qui vous mariez, rappelez-vous cet autre proverbe :

« Il vaut mieux que sa femme apporte sa dot petit à petit par son travail de chaque jour, que de l'apporter tout d'un coup et de la remporter chaque jour. »

UN PAYSAN.

(Bulletin du
Syndicat des agriculteurs de Savoie).

On dévin et la pinta vandoise à l'esposechon de Dzenèva.

On ne crài pas ài dévins per tsi no. On a too, kà y'ein a z'u.

Lo respettablo monsu Vito Ruffy, lo père de noutron conseiller fédérou et qu'étai li-mèmo assebin conseiller fédérou, ein étai bo et bin ion et on bon, kà tandi que l'étai onco étudiant pè Lozena, et lài a 'na balla vouarba de cein, savai dza su lo bet dào dai cein que sè volliavè passà pè Dzenèva lo premi de Mé noinantè-chix, don sti an, et l'a de, écrit et mémameint tsantà à cliiào que lo volliàvont ouèrè.

Vo sèdè que lài a dein stu moment on esposechon pè Dzenèva et qu'on eimpartià dai bons vegnolans vandois, de cliiào qu'ont lè meillào partsets, on pou pertot, sè sont associy po preindrè onna pateinte po lài allà teni onna pinta, qu'on lài dit la pinta vandoise et que tota cliià beinda de vegnolans s'appelè lo syndicat.

Vo sèdè assebin, pè lè papai, que et'espose-